

I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

V. PARTIE.

LES GENRES DE COMPOSITION.

VI Leçon : — Le Portrait — le Parallèle.

1. La description, dont nous avons entretenu nos lecteurs, est l'art de dépeindre un objet qui de sa nature tombe directement sous l'observation externe. Bien conduite, elle s'adresse à la fois à l'*imagination*, où elle évoque une reproduction vive, intense même, conforme à la réalité sous un jour idéal ; à l'*esprit*, où elle dépose la notion vraie de l'objet décrit dans son ensemble et ses détails.

La description occasionne ainsi une double vision, imaginaire et intellectuelle : ce qu'elle amène d'une manière *simultanée*, en faisant percevoir le sujet choisi d'un seul coup d'œil ; d'une façon *successive*, en le déroulant par parties, selon ses phases différentes.

2. L'important est de tracer un bon plan du sujet que l'on veut ou doit décrire.

Ce plan détermine avant tout le *choix* des traits, des aspects sous lesquels on se propose d'envisager le sujet ; l'*ordre* que chacun délimite selon son dessein et son tour d'esprit, son habileté et son expérience ; la *gradation* dans la mise en œuvre des diverses parties, en prévision du résultat final ou de la représentation complète de l'objet.

Il sera utile de ne pas perdre de vue les conseils généraux qui concernent la *description*, dans le dessein d'en faire l'application aux *diverses espèces* qui viennent se ranger sous ce titre commun.

Nous avons déjà mentionné le *croquis*, l'*esquisse*, le *tableau*, la *description scientifique*, *historique*.

Il y a lieu de faire connaître quelques variétés qui offrent leur avantage propre, au point de vue de l'intelligence des auteurs et des compositions ou exercices scolaires.

* * *

3. Nommons d'abord le **profil**, la **silhouette** — deux termes empruntés à l'art du dessin et de la peinture.

Le *profil* est la délinéation du visage vu de côté ; en littérature, c'est donc la représentation d'une physionomie ou d'un personnage au même point de vue restreint.

La *silhouette* est un dessin qui représente un profil tracé autour de l'ombre d'un visage ; en littérature, c'est donc un dessin, tracé en traits rapides et comme en passant, sans insister sur les détails.

Prenons, par exemple, Lacordaire, Napoléon I, Chateaubriand. Si l'on veut s'arrêter au profil, il suffira en quelques lignes de considérer le premier comme orateur dans la chaire de Notre-Dame, le second haranguant ses troupes, le troisième au lit de mort ou rédigeant le "Génie du christianisme."

Voici le profil ou la silhouette d'un "curé de campagne" :

"Ah ! quel homme, quel charmant homme ! De l'esprit jusqu'au bout du petit doigt, du courage et de la bonté plein le cœur, le plus aimable sourire au coin de l'œil et de la bouche ; une conversation très fine ; une plume alerte ; une érudition charmante qui jaillit de source ; l'habitude d'ouvrir les livres et l'habitude d'ouvrir les fenêtres, pour regarder tantôt les siècles passés et tantôt le moment présent ; une main ferme et douce qui tient à merveille les rênes du gouvernement paroissial ; et, avec tous ces dons, une voix superbe : voilà mon hôte !" (1).

On n'a pas toujours le temps, l'espace, ni l'intention ni la volonté d'appuyer sur son crayon pour achever un portrait ou un caractère : l'on se contente alors de ce procédé qui esquisse agréablement ; au lieu de la plume, on se sert du crayon : ce qui a fait donner à cette sorte de description légère et à pied levé précisément le nom de **crayon**. — "Ce n'est ici qu'un simple crayon" a dit Molière dans sa préface de "*l'Amour Médecin*."

La Bruyère, Saint-Simon, Cormenin, E. Ollivier sont passés maîtres dans l'art de dessiner un profil ou une silhouette en quelques traits courts, vifs, intéressants.

GUIZOT est de petite et grêle stature, mais il a une figure expressive, l'œil beau, et singulièrement de feu dans le regard.

(1) Lettres d'un Jésuite à W. Rousseau, p. 148.

Sa voix est pleine, sonore, affirmative ; elle ne se prête pas aux flexibles émotions de l'âme, mais elle est rarement voilée et sourde. Il se compose un extérieur austère, et tout en lui est grave, jusqu'au sourire. Cette sévérité de mœurs, de port, de maximes, de langage, ne déplaît pas, surtout aux étrangers.

C'est un pédagogue dans sa chaire, qui laisse passer sous sa robe le bout de sa férule. C'est un calviniste dans son prêche, qui enseigne la crainte plutôt que l'amour de Dieu.

CORMENIN.

* * *

4. C'est ensuite le **type**, le **caractère**. Ces termes paraissent empruntés à l'art de l'imprimerie, du moins en partie. En littérature, l'on entend par *type* un personnage résumant et synthétisant un certain nombre de passions, d'habitudes, une certaine manière d'être, dont son nom suffit à évoquer le maximum du genre.

Ainsi *Harpagon* est le type de l'avarice, *Alceste* du misanthrope, *Tartufe* de l'hypocrite, *Célimène* de la coquette, *M. Jourdain* de la bourgeoisie prétentieuse...

Le *caractère* est constitué par les traits dominants de la physiologie morale d'une personne ; c'est le portrait moral d'un individu qui exhibe en lui, à un degré saillant, les qualités ou les défauts distinctifs d'une catégorie d'hommes. On voit qu'il diffère peu du type.

La Bruyère est le modèle inimitable à étudier de près et à imiter en pratique, dans les exercices scolaires. M. Lhomme, dans son volume "La Comédie d'aujourd'hui" s'en est rapproché le plus, à notre avis.

"*Bérard* est vieux ; il est pourvu d'une grasse sinécure. Il s'était fait, en son temps, une réputation d'habile homme, expert en son métier, et c'était à bon droit.

"*Bertrand*, qui ne sait rien, mais qui griffonne en dix journaux, convoite cette place. Il n'a, pour l'obtenir, aucun titre qui vaille, c'est vrai ; mais il flatte les puissants, et il ménage ses confrères ; il est à genoux devant *Durand*, qui décide tout à l'Académie des Beaux-Arts. *Bérard* meurt enfin ; le lendemain, le même article paraît à la fois dans dix journaux. On y lie que *Bertrand* seul est digne de succéder à *Bérard*. On vante ses livres, que personne n'a lus ; on se récrie sur ses articles, qui ont ennuyé tout le monde. C'est un homme indispensable : toute la presse l'affirme. Le ministre hésite encore ; il s'étonne de cette réputation qu'il ignorait. *Durand* vient à la rescousse ; il rend à *Bertrand*, au moment décisif, tout les éloges qu'il a reçus de lui. Le tour est joué, la place est donnée à *Bertrand*."

(*La Com. d'auj.* p. 81.)

Voilà le *type* du parvenu, surfait, protégé, placé, sans nul

mérite et sans nulle valeur ; mais recommandé, il supplante les méritants et les plus dignes.

* * *

5. C'est encore la *caricature* ou *charge* — termes de gravure et d'imagerie satirique—où l'artiste représente d'une manière grotesque, bouffonne, risible, les personnes qu'il veut tourner en plaisanterie.

Le mot *charge* se dit aussi, en peinture, d'une représentation exagérée, d'une imitation facétieuse et comique.

En littérature, l'une et l'autre désignent un portrait dans lequel les défauts sont dépeints par leur côté plaisant, grotesque, comique. La *charge* ajoute à l'original, la *caricature* le défigure de toutes les manières.

“Ce bouffon déplaçait ses yeux, son nez, sa bouche, modulait, remaniait à son gré les traits de son visage, et ainsi faisait de lui-même et de la folle humanité une perpétuelle et changeante caricature.”

TH. de BANVILLE.

Molière, Daumier, Labiche, A. Daudet se sont plu à grossir les détails où le ridicule était latent, ou à les déformer pour les rendre grotesques et burlesques.

Il faut évidemment beaucoup de tact, de finesse, d'esprit, de délicatesse pour traiter ce genre et le maintenir dans les limites du bon goût et surtout de la morale ; sinon, la caricature, instrument si naturel et si puissant de critique, présente de réels dangers pour l'esprit public et la conscience populaire.

L'on peut aussi mentionner ici la *miniature*, sorte de peinture délicate ; en littérature, ouvrage menu et ramassé en quelques traits, soit amusants, soit sérieux.

Ex.—*Argyre* tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit. Elle rit des choses plaisantes ou sérieuses, pour faire voir de belles dents ; et si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts, à l'exception d'un seul : elle parle toujours, et n'a point d'esprit.

LA BRUYÈRE, XI.

* * *

6. Le *portrait* — représentation physique d'une personne par la peinture, le dessin, la photographie,—est la description littéraire d'une personne, ou d'une classe d'hommes, à tous les points de vue.

Il faut un grand talent d'observation exacte et beaucoup de jugement pour trouver les mots qui expriment le personnage, vu ou rencontré, avec tout son relief et ses notes individuelles.

Au XVII^e siècle, on traçait des portraits littéraires, comme plus tard on fera des maximes : c'était à la mode. Mlle de Montpensier en remplit ses "Mémoires"; Mlle de Scudéry, ses romans. La Bruyère a laissé une galerie de portraits de personnages historiques — Louis XIV, le prince de Condé, Guillaume d'Orange, La Fontaine, Sauteuil, Saint-Simon — ; avec son sens excessif d'observation, de sagacité, de vue intérieure, il perce et sonde les hommes, démêle les intentions et les intérêts sur les visages, n'oublie rien de ce qui est caractéristique.

La mode s'est transmise jusqu'à nos jours, et l'on sait si les romanciers de toute origine et de toute taille ont usé et abusé de ce procédé. Nulle part la fantaisie n'a si souvent cotoyé le ridicule, fade et absurde, et dans les mots et dans les idées : on s'est faussé le goût d'une façon déplorable, en abaissant l'idéal et la raison.

Comme exercice scolaire, il faut consulter d'autres sources que les romans naturalistes, sensualistes, réalistes, où tout s'arrête à la sensation visuelle ou imaginaire ; il est urgent d'étudier les œuvres sérieuses, de bon goût, de bon ton, où l'âme paraît, où la religion la revêt des parures de la grâce et des vertus personnelles, domestiques, surnaturelles.

Nous en donnons plus loin des exemples remarquables.

* *

7. C'est enfin le **parallèle**, lequel oppose ou compare deux personnages, deux peuples, deux villes, deux nationalités, en les considérant au même point de vue.

Vaut-il mieux les faire avancer de front ou les étudier successivement ? Faut-il épuiser l'ensemble des considérations qui sont relatives à un personnage, avant de toucher à celles qui concernent l'autre ?

Le procédé *simultané* est d'ordinaire préférable au *successif*. Que l'on envisage les deux sujets, sous un jour commun, puis à un point de vue différent, enfin d'après la conclusion que l'on veut atteindre.

Ex. — **Parallèle successif.**

La Bruyère juge et apprécie d'abord Corneille ; puis il passe à Racine ; enfin il conclut par les différences entre les deux. (Voir REVUE, année 1900, p. 386 et 387.)

Il traite de même les deux portraits du "riche" et du "pauvre."
Même année, p. 365.

Ex.—**Parallèle simultané.**

ACHILLE et ROLAND.—Ce sont deux *hommes* : ils en ont les qualités et les défauts...

Ce sont deux *guerriers* : il en ont la bravoure et l'intrépidité...

Ce sont deux *héros* d'épopée, dans un récit où intervient le merveilleux...

L'un est un héros païen, l'autre chrétien...

Bossuet a préféré ce second procédé dans le parallèle qu'il établit entre Condé et Turenne (Voir *Or. fun. de Condé*).

* * *

8. Quel que soit le sujet à traiter, dans le groupe des variétés que nous venons d'esquisser au lecteur, il ne faut jamais se départir des principes généraux de toute composition littéraire.

Il faut savoir attaquer le sujet sans détours et sans hors-d'œuvre, l'amener par un *préambule* où l'on pose, nette et précise, la question que l'on veut débattre, les personnages que l'on va peindre.

Il faut faire un choix judicieux des *idées principales* et *secondaires*, les enchaîner avec rigueur, souplesse et intérêt, les développer dans un langage soigné, imagé, concis et même passionné s'il y a lieu.

Il importe enfin d'amener une *conclusion*, proportionnée à l'étendue du travail, à la valeur du sujet, de manière à satisfaire le lecteur et à lui donner le plaisir de l'art, l'amour du bien, l'admiration de la vertu comme la répulsion du vice et du mal.



BIBLIOGRAPHIE.

1. LA BRUYÈRE : Les Caractères, édit. classique de Rébelliau, chez Hachette, Paris, 2,50.
 2. SAINT-SIMON : Scènes et portraits, édit. Hachette par Eug. de Lancau. 2 vol. in-12, à 3,50 l'un.
 3. GEOFFROY de GRANDMAISON : Soldats de l'Eglise: esquisses et portraits des vaillants chrétiens, de Jos. de Maistre à M. A. de Mun. Paris, Maison de la Bonne Presse.
 4. A. de SÉGUR : La Bonté chez les saints, 4 vol. in-12 ; -- Les Enfants de Paris ; -- Simples histoires ; -- Histoires vraies ; -- Petits et Grands ; -- Témoignages et souvenir ; -- Soldats ; -- Personnes et choses, etc. -- Le marquis de Ségur, qui vient de mourir, est un écrivain de tact, plein de délicatesse, de pénétration dans ses récits où les portraits abondent.
 5. Abbé BERTRIN : Les Grandes Figures catholiques, ouvrage déjà indiqué plusieurs fois ; 4 vol. in-8 à 2 francs l'un.
 6. DIDIERJEAN, S. J. : Jeunes chrétiens de notre temps. Quinze notices biographiques, admirablement écrites. in-8°. Paris, Retaux, 5 francs.
 7. Mgr BAUNARD : Les Victimes du doute ; -- Autour de l'histoire, scènes et récits ; -- Reliques d'histoire. Paris, Poussielgue, à 3,50 l'un.
 8. G. de BEAUREGARD : Les Maréchaux de Napoléon I, un vol. in-fol. avec 63 gravures. Tours, Mame, 9 francs.
 9. R. BAZIN : Ouvrages divers déjà mentionnés, abondent en portraits et scènes.
 10. JEANROY-FÉLIX : Fautouils contemporains de l'Académie française. Etudes littéraires, 2 vol. in-8°, Bloud, Paris, à 4,50 l'un.
 11. DELFOUR (abbé) : La Religion des contemporains ; philosophique, solide, littéraire : études sur les écrivains du jour et leurs œuvres, 3 vol. in-12, à 3,50. Paris, Oudin.
- L'on pourrait indiquer aussi : PIERRE de la GORCE : Hist. du Second Empire, 5 vol. in-8° ; -- Emile OLLIVIER (libéral entêté) : L'Empire libéral, 4 ou 5 vol. in-8° ; -- R. DOUMIC : Portraits littéraires etc.
- M. L. Laisney, 7 Place de la Sorbonne, Paris, fournira volontiers toute demande et commande qu'on voudrait bien lui adresser.

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° 1.

LETTRES CANADIENNES.

(Sixième lettre.)

BIEN CHÈRE SŒUR MARIE,

Nous voici donc, le ministre et moi, bien installés à l'*Hôtel Martin*, où tout nous restaure en peu de temps.

La traversée s'est faite en huit longs jours ; il n'en faut pas autant pour en effacer les désagréments et le malaise. Je vois évanouir mon cauchemar de mal de mer, me sentant le pied solide sur la terre ferme, sans que les objets et les espaces tournent autour de moi.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

Morphologie.

Chap. V. — Syntaxe du verbe (suite).

III. EMPLOI DES VOIX ET DES AUXILIAIRES. — 1. Les verbes *pronominiaux*, formés des verbes transitifs, s'emploie souvent pour la voix passive : — "La traversée s'est faite en huit jours." — On peut éluder le pronom, quand l'infinitif d'un pronominal dépend de "faire, voir, laisser." — "Je vois évanouir mon cauchemar."

2. Les *impersonnels* s'emploient parfois avec un sujet déterminé : — "un torrent de questions qui pleuvent," — "Geler" est transitif, et peut s'employer intrans., ou impers. : "Il gèle à pierre fendre."

3. Beaucoup de verbes transit. deviennent intrans., quand on les emploie sans complément : — "L'appétit prend à l'estomac."

4. Quelques intrans. se conjuguent avec *avoir* ou *être*, à volonté : — "une bouteille de Bordeaux a ou est vite disparu ou disparue."

5. On emploie sans auxiliaire le participe passé des transit. et intrans. avec *être*, mais non de ces derniers avec *avoir* : — "un bouteille... servie sur-le-champ."

6. Le verbe *faire* est une sorte d'auxiliaire, employé pour éviter la répétition d'un verbe précédent : — "il faut en jouir, comme l'on fait (jouit) entre amis."

Nous nous mettons à table, car il est près d'une heure. Les tables, dans la salle à manger, sont envahies. Le garçon, jeune homme frais, à la tournure européenne, s'empresse autour de nous et répond, à pied levé, à un torrent de questions qui pleuvent dans ses oreilles : deux oreilles sont trop peu, dans certaines circonstances de la vie, et l'une de celles-ci est la grosse histoire d'un bon dîner.

Au dehors, il gèle à pierre fendre ; au dedans, une température douce pénètre insensiblement nos membres et ravive les esprits engourdis. L'appétit commence à prendre à l'estomac : une bouteille de Bordeaux, servie sur-le-champ, a vite disparu. Elle chauffe à sa façon le cœur du jeune ministre presbytérien, qui n'était descendu à cet hôtel que pour le bénéfice de ce régal gastronomique.

— "C'est moi, dit-il, qui vais payer ce dîner ; nous n'avons que quelques heures à vivre ensemble ; il faut en jouir à notre aise, comme l'on fait entre amis, n'est-ce pas vrai ?

— "Parfaitement dit ! répondis-je à mon hôte. Vous êtes trop aimable et je vous en suis reconnaissant."

En ce moment, on entendait rouler sur le pavé les voitures à incendie, semblables à celles que nous vîmes à Paris, près de l'église Saint-Sulpice. On se lève, on court aux fenêtres, on distingue trois ou quatre équipages qui s'en vont bride abattue au théâtre du sinistre.

Puis chaque convive est de retour à sa place, après quelques minutes.

IV. EMPLOI DES TEMPS DE L'INDICATIF. — 1. Le présent exprime une action qui se fait au moment où l'on parle : "C'est moi qui vais payer." — Il s'emploie aussi par concision : a) dans les récits (présent historique) : — "On se lève, on court, on distingue"; — b) à la place du futur : — "chaque convive est de retour."

2. L'*imparfait* exprime une action passée, en train de se faire quand une autre a lieu : — "On entendait rouler." — Il s'emploie dans les descriptions et pour marquer une action habituelle ; plus rarement dans les récits : "s'exclamaient" au lieu du passé défini "s'exclama"; et plus rarement à la place du cond. passé, dans les suppositions : — "si vous veniez (venez) demain, vous me ferez plaisir."

3. Le *passé défini* est le temps propre aux récits : — "nous en vîmes à Paris." Et l'on pourrait le mettre ensuite au lieu du présent.

4. Le *passé indéfini* exprime une action présentement terminée : — "je l'ai remarqué à Paris."

—“ Voilà un accident désagréable, s'exclamait le ministre. On ne vient jamais à New-York, sans être témoin d'un ou deux appels aux pompiers, le jour et la nuit. Vous autres, Français, vous semblez perdre la tête à la nouvelle d'un incendie : je l'ai remarqué à Paris et ailleurs. Dès que le signal d'alarme eut sonné un jour, près de l'hôtel où je couchais, la foule accourut curieuse et haletante. Vous ne verrez rien de semblable dans ce pays, à moins que l'incendie ne prenne des proportions considérables.

“ Ici, en Amérique, dès que le signal aura déterminé l'endroit du feu, les curieux aimeront à regarder les voitures courir au galop des chevaux, et l'on se calmera sans crainte, sans songer d'avantage aux dangers de l'incendie. Dès que le travail a eu pris fin, on revient voir avec moins de curiosité si le désastre a pris quelque proportion.”

Le repas se continua ainsi, en pourparlers divers sur des sujets à l'avenant. Je demandai à l'un des garçons d'hôtel s'il n'y avait pas d'église catholique dans les environs.

—“ Pardon, Monsieur, il y en a une qui n'est pas loin d'ici, l'église des Français. Cherchez, demandez, et vous trouverez.”

Je salue le ministre qui promet de revenir vers six heures du soir pour partager mon souper d'adieu.

—“ Ce serait le moment pour moi, lui dis-je, de me rendre à une église de mon culte.

—“ Je vous comprends, dit-il ; j'ai moi-même une visite à faire ; j'aurais bien voulu vous piloter, mais si je tardais à me rendre chez mon ami qui m'attend, je craindrais de ne pouvoir vous revenir ce soir : et je tiens à vous suivre jusqu'à votre départ.”

Et moi, aussitôt, d'arpenter bravement les rues à la recherche du Maître adoré que je sers et que j'aime. Où m'arrêter ? Que faire ? Au bout d'un quart d'heure, je frappais à la porte des Pères

5. Le *passé antérieur* s'emploie en corrélation avec le passé défini : —“Dès que le signal eut sonné... la foule accourut” ; —le *plus-que-parfait* en corrélation avec l'imparfait.

6. Le *futur* s'emploie souvent à la place l'impératif : “Vous ne verrez rien” ; attendez-vous à ne voir rien de semblable.

7. Le *futur antérieur* s'emploie en corrélatif avec le futur simple : —“dès que le signal aura déterminé... les curieux aimeront.”

8. Une forme peu usitée est ce qu'on appelle temps *surcomposés*, conjugués non avec les temps simples, mais avec les temps composés de *avoir* : —“dès que le travail a eu pris fin.

de la Miséricorde, tous Français. Cependant le portier faillit me prendre pour un filou et un vagabond.

—“ Qui êtes-vous ? monsieur. Est-ce que vous êtes Français ?

—“ Je suis Français, répondis je, et même prêtre et religieux.

—“ N'en voit-on pas qui disent comme vous ? Faut-il les croire ?... Avez-vous une attestation sur vous ?

—“ Assurément ; si vous voulez lire ma lettre d'obédience, rien de plus facile, la voici.

—“ Attendez, attendez, je vais chercher le R. P. Supérieur.

Et il me laisse dans le couloir, le dos tourné à la porte que je venais de fermer timidement derrière moi. Et je croyais rêver :

— Comment ! moi je serais un filou ? moi, tromper des confrères ?...

Après tout, le portier est dans son droit : lequel vaut mieux, ou de loger un vagabond douteux ou d'héberger un hôte et un confrère en voyage ?

Les choses s'arrangèrent en quelques mots, car il arriva que le Supérieur était l'ami d'un de mes anciens condisciples d'Alsace.

—“ Que vous me paraissez fatigué ! dit-il avec un air de douce compassion, débordante de charité.

—“ Pas trop, en ce moment, mon Révérend Père ; on voit bien que vous penchez vite à la... *miséricorde* ! Je me sens renouvelé en abondant dans ce pays.

—“ Comme vous avez l'air changé !... Tant il est vrai que la mer vous a réservé des caresses semblables à celles qu'elle me prodigue avec largesse !... Montez donc chez moi, mon Père ; nous allons causer un peu des *vieux pays*. Vous avez bien fait de venir nous voir : venez, venez toujours nous rendre visite et nous demander l'hospitalité, à votre passage à New-York.

—“ Je suis touché de votre accueil, mon Révérend Père, et vous sais gré de votre cordiale invitation : après huit longs jours, on est heureux de se sentir en si aimable compagnie.”

A.—Dans les propositions **énonciatives**. — Elles déclarent une vérité, un fait ; et sont à l'indicatif, quand l'affirmation est catégorique : — “demandez, et vous trouverez” ; — Elles sont au conditionnel — a) quand l'affirmation est adoucie : “Ce serait le moment ;” — b) quand elle est subordonnée à une *condition* (d'où le nom donné à ce mode). “Si je tardais à... je craindrais de.” — Elles sont enfin parfois à l'infinifitif ; — “Et moi d'arpenter.” — “Où m'arrêter ? Que faire ?”

Elles peuvent avoir la forme interrogative et exclamative, affirmative et négative. — “ Qui êtes-vous ? ” — “ N'en voit-on point ?... Moi un filou ?... Que vous me paraissez fatigué !...”

Puis l'on entame une assez longue conversation sur une série de sujets d'intérêt divers.

N'essayons pas de la résumer ; elle pourrait t'ennuyer et ne t'apprendrait rien.

Mais je dus accepter de prêcher à la réunion des dames et des jeunes filles françaises qui se réunissaient à l'église, vers quatre heures. J'expliquai en vingt ou vingt-cinq minutes le symbolisme des vêtements de l'apparition de Lourdes. C'était, au fond, double plaisir pour moi : et de commencer mon séjour en Amérique par un sermon, et d'inaugurer mon ministère en parlant de la Vierge Marie, la seule mère qui nous reste à tous deux jusqu'à l'heure de l'agonie suprême. Que Dieu ait ce début pour agréable ! Puisse-t-il bénir les inconnues que je n'ai fait qu'entrevoir sur le chemin de la vie !

Les Pères de la Miséricorde, pressentant que l'heure me pressait, voulurent m'accompagner à l'hôtel ou m'y faire conduire en voiture. Je déclinai poliment leur offre condescendante et je pus me retrouver sans peine.

Arrivé à l'hôtel, j'attendis quelque temps le ministre, qui finit par surgir de terre, tout gai et souriant : il avait fait de bonnes affaires. Il venait chercher une église à desservir, et l'avait trouvée.

Dans une atmosphère chaude, et quasi brûlante, nous pûmes festoyer à l'aise, plus amis que jamais. L'appétit vient en mangeant, comme l'on apprend en vieillissant, parfois à ses dépens, sinon toujours. Les garçons aidant, je comptais sur une voiture pour me rendre au train qui fait le trajet de New-York à Montréal en une nuit.

Je payais donc argent comptant et presque à mon corps défendant, car ma bourse baissait comme l'eau d'un puits où l'on puise trop : heureuses les eaux dormantes ! Quelques voyageurs passaient errants dans les longs couloirs de l'hôtel ; les allants et venants étaient rares, et une sorte d'idée mélancolique me trotte

B.—Les **volitives** sont celles qui expriment une volonté, un ordre ou exhortation (impératives), un souhait (optatives).

Ex. —“Venez, venez toujours nous rendre visite.” —“N'essayons pas”...
“Que Dieu ait ce début ! Puisse-t-il bénir !”

V. ACCORD DU PARTICIPE.

A.—**Participe présent**. — 1. Il est invariable, s'il indique l'action et comme verbe avec régime : “Les Pères, pressentant que l'heure”... : — mais il est variable, s'il indique l'état et est employé comme adj. : —“leur offre condescendante” ; “atmosphère quasi brûlante.”

encore dans l'esprit au souvenir de ces physionomies qu'on ne voit qu'une seule fois dans la vie : et Dieu sait si depuis vingt-huit ans ce spectacle fugitif s'est déroulé sous mes yeux. La vie n'est donc qu'un triste enchaînement d'adieux déchirants ! De soi-disant amis la rendent encore plus amère et plus fatigante. Dieu seul aimé, aimé en soi et dans les âmes, relève, console, adouçit, récompense, satisfait, en attendant la plénitude de l'éternelle vision, qui approche à chaque tic tac de la pendule insensible

Passée l'heure, le temps n'attend plus. Il faut se hâter, et le ministre saute à mes côtés dans la voiture.

— "Quelle était cette jeune *Miss*, dis-je à mon compagnon, qui est tombée dans vos bras à Paris, au moment de notre départ ?

— "C'est ma jeune épouse, demeurée seule là-bas et à qui je vais annoncer tout-à-l'heure la bonne nouvelle de mon placement. — (Ici, quelques larmes vraies et réelles roulèrent sur ses joues).

"Je lui ai écrit une lettre ce soir ; en voici d'autres qu'elle m'a écrites. C'est une âme charmante, un esprit cultivé, un cœur d'ange, une compagne incomparable..."

Il ne tarissait plus, et les minutes du trajet ont passé vite. Lui qui ne priait pas à bord, il s'émeut et s'enthousiasme au seul souvenir de sa jeune épouse : le monde est toujours le même : beaucoup d'âmes se sont avisées d'aimer les créatures, et se sont vantées d'oublier leur Dieu, ou à peu près. Quelle folie ! et "que mon sort a de charmes, que mon bonheur est doux" !

Nous nous sommes parlé des yeux, pendant quelques secondes : l'âme de mon ministre s'était blessée au vif, par mon indiscrete mais innocente question. Enfin nous arrivons tout juste pour prendre le train ; et l'on se fit des adieux... peut-être éternels.

2. Parfois le part. prés. avec *en* reste indépendant : — "l'appétit vient en mangeant"; "l'on apprend en vieillissant"; "argent comptant."

3. "Les eaux dormantes" indique un état ; — et souvent, le part. prés. est variable ou invar., à volonté : "Quelques voyageurs passaient errant ou errants dans les corridors"; "les allants et venants."

3. Distinguez l'adj. du part. prés. : "fatigant ; fatiguant."

4. Remarquez la locution "soi-disant," toujours invariable.

B.— **Participe passé.** — 1. Employé comme qualificatif : "Dieu seul aime." — Un certain nombre de part., comme *approuvé, attendu, passé, vu...* peuvent rester invariables ou s'accorder, s'ils précèdent le nom : — "Passé ou passée l'heure,"

2. Employé avec *être*, il s'accorde toujours : — "Jeune *Miss* qui est tombée..."

3. Employé avec *avoir*, il s'accorde, si le complément direct est placé avant ce participe — "d'autres qu'elle ma écrites."

Il m'est arrivé trois lettres de lui cependant depuis lors, et c'est là que j'ai vu son nom ; il s'appelle *Mac-Comb* et est originaire du nord de l'Irlande.

Les employés des trains sont bien plus calmes que ceux de France, qui ont l'air d'écervelés autocrates, maîtres de la pluie et du beau temps. Je les ai vu passer et repasser, dans le trajet de New York à Montréal, muets comme des carpes, sérieux comme des calculateurs, mais polis et réservés ; je ne les ai pas entendus chanter, disputer, sermonner les voyageurs. Ils aiment la modestie, et l'ont mise à me faire plaisir. Je leur en dois une reconnaissance que j'ai goûté douce.

Le temps était froid, et les vitres ne tardèrent pas à blanchir : impossible de rien voir. Il n'y avait qu'à prier, à réfléchir, à dormir. Tout le monde m'a offert des services, et chacun m'en a rendu. Combien en a-t-on vus dans les voyages se déranger pour un voisin ? La chose est plus rare que je ne l'avais pensé, dans mon jeune âge. La foule d'hommes que j'ai rencontrés m'a laissé une agréable impression.

Et depuis, l'expérience la consolide et la confirme. C'est ainsi que le ciel compense la douleur de ton absence : il adoucit nos peines en nous donnant des âmes qui tiennent la place de celles que nous avons perdues.

T'ai-je perdue, toi, ma très chère ? Non ; seulement à la mort.

Ton frère LOUIS.

4. Employé dans les verbes intransitifs avec *avoir*, il est invariable : — "les minutes ont passé."

5. Dans les verbes pronominaux proprement dits, il s'accorde : — "beaucoup d'âmes se sont avisées."

6. Dans les impersonnels, il est invariable : "Il m'est arrivé trois lettres."

7. Le part. passé suivi d'un infinitif peut toujours rester invariable : — "Je les ai vu (ou vus) passer"; — s'il y a une préposition avant le verbe, l'accord se fait ou n'a pas lieu, selon que le complément se rapporte à l'infinitif ou au participe : — "Ils aiment la modestie, et l'ont mise à me faire plaisir."

8. Suivi d'un complément, il s'accorde ou non, à volonté : — "Reconnaissance que j'ai goûté douce."

9. Précédé de *en* complément direct, il n'y a pas d'accord : — "Tout le monde m'a offert des services et chacun m'en a rendu." — Quand *en* détermine "combien, autant, plus, moins," l'accord est facultatif : — "Combien en a-t-on vus dans les voyages."

10. Précédé du pronom neutre *le*, il est invariable : — "La chose est plus rare que je ne l'avais pensé"; — précédé d'un collectif singulier ou d'un complément déterminatif au pluriel, on le fait accorder avec le collectif ou son complément, à volonté : — "La foule d'hommes que j'ai rencontrée ou rencontrés."

Remarque.—L'art consiste à observer et à saisir la nature, à isoler ou à grouper les *traits physiques* —visage, teint, muscles, front, œil, bouche, tête, taille, attitude, démarche, geste, voix, vêtement...; à les caractériser comme réguliers, difformes, disproportionnés, doux, durs, énergiques, souriants, tristes...; à faire choix des uns en négligeant les autres; à les opposer, à les rendre vivants, animés, frappants, en raison de l'effet à obtenir.

Il en doit être de même des traits de la *physionomie morale* — tempérament, caractère, mœurs, esprit, jugement, imagination, cœur, douceur ou colère, humilité ou orgueil, vanité ou modestie... en un mot, analyse des qualités ou des défauts, des vertus ou des vices.

Il n'est pas utile de tout peindre; mais de bien peindre restera toujours le meilleur et l'important, le fini de l'art et de la science.

I.—LE PROFIL, LA SILHOUETTE, LE CRAYON.

Notre surveillant de collège est la meilleure pâte d'homme que l'on puisse rêver: gros, rond, franc, tout d'une pièce, aimant à rire: sauf quand il s'agit du règlement et des convenances. Aussi n'a-t-il qu'à lever le petit doigt pour être compris et obéi. Il est prêtre, confesseur très couru, prédicateur fort apprécié des élèves et musicien remarquable.

Son collègue de surveillance est beaucoup plus jeune, notre aîné de quelques années, vif, ardent, un pétard toujours prêt à partir, bon et beau joueur, souple et nerveux: à la tête d'une partie de barre ou de balle, il est d'une crânerie superbe avec sa soutane et ses manches retroussées, ses poings en arrêt, son œil fulgurant. Il faut voir comme il enlève son monde à l'assaut d'une position ennemie! C'est un délire de bravoure qui, derrière lui, précipite la moitié de la division, et l'autre est vaincue d'avance, à moins d'une lutte absolument désespérée.

**

Le professeur s'adresse à l'intelligence: il a ainsi, avec le rôle brillant, une prise bien autrement puissante sur l'homme tout entier. L'homme, c'est son style: quand un élève est obligé, tous les jours, pendant un an ou davantage, de livrer par écrit le fond et la forme de sa pensée sur tous les sujets imaginables, il se livre lui-même, avec son fort et son faible. Se sent-il faible, il s'accroche au professeur comme le naufragé à l'unique planche de salut, et alors s'établissent tout naturellement des rapports de secourable condescendance, d'une part, de reconnaissante confiance, de l'autre.

Ce métier brillant est un rude métier, en somme, et il y faut de la vertu, etc...

Paul KER. S. J.

* * *

A voir cette figure émaciée par la pénitence ; cette physionomie calme, reposée, où transpirait une âme énergique mais souverainement disciplinée par la grâce ; ce maintien simple et digne, où jusqu'au moindre mouvement, rien ne semblait prévenir l'ordre de la volonté ; par-dessus tout, à voir le rayonnement surnaturel qui s'échappait de toute sa personne ; à se dire que, depuis cinquante ans, ce religieux portait chaque jour, dans tous les détails de la vie, cet esprit de foi et cette perfection, impossible de ne pas reconnaître l'homme de Dieu, le saint.

D'une réserve extrême, timide même, il portait dans son enseignement ascétique, avec la précision et la clarté, l'autorité du maître et l'accent d'une conviction singulièrement pénétrante.

Dans ce cœur de saint religieux, il y avait eu d'abord plus d'énergie que de tendresse, et ce ne fut pas un des moins beaux spectacles à contempler que le graduel rayonnement de l'ineffable bonté qui remplissait cette âme à la rude et vigoureuse écorce.

Dans ses relations, il portait, avec la gravité religieuse dont il ne se départait jamais, la politesse la plus exquise, et l'on se retirait profondément édifié de son esprit surnaturel, mais plus touché encore de son aménité et de sa distinction, je devrais dire de cette urbanité céleste, fleur de la charité, qu'on ne trouve que chez les saints.

E. CHAREL, S. J.

* * *

J'ai vu l'adolescent dans sa fleur printannière, et dans sa fraîcheur virginale : je l'ai vu tel qu'il s'était épanoui sous le rayon tombé sur lui du visage de Jésus et de la Vierge Immaculée.

J'ai vu ce visage, qui rendait avec un si merveilleux accord les harmonies de l'âme et du corps ; j'ai vu ce front candide sur lequel l'innocence brillait comme la lumière à travers un pur cristal, et où les joies qu'elle produit perçait à travers le voile d'une angélique pudeur. C'était comme la suave physionomie du bien, de la vertu qui se montrait visible à mes regards ; c'était comme le sourire de Dieu venant se poser sur les lèvres de cette créature, la mieux faite à son image

—Mais un jour, il s'est trouvé que, dans cet adolescent, rien de tout cela n'existait plus. De ce front hier si pur la pudeur était tombée. De ces lèvres, qui ne savaient plus sourire, la joie naïve avait disparu, et de tous ses traits la beauté s'était enfuie, depuis que l'innocence, en s'échappant de son âme, en avait emporté la paix de la félicité.

Et cette vie naguère encore si belle et promettant d'être un jour si féconde, je la revis, comme le laboureur revoit, le lendemain d'un orage, le champ qui lui promettait la plus riche moisson, effroyablement ravagée.

P. FÉLIX (*Les Passions.*)

* *

II.—HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Pour les traits du visage, on n'en voit pas de si achevés. Elle avait les yeux vifs sans être rudes, la bouche admirable, le nez parfait, chose rare ! car la nature, au contraire de l'art, fait bien presque tous les yeux et mal presque tous les nez. Son teint était blanc au delà de toute expression, sa taille médiocre, mais fine ; on eût dit que, aussi bien que son âme, son esprit animait tout son corps.

Cet esprit était solide et délicat, car elle avait du bon sens, connaissant les choses fines, l'âme grande et juste, éclairée de tout ce qu'il faudrait faire. Elle mêlait, dans toute sa conversation, une douceur qu'on ne trouvait point dans toutes les autres personnes royales.

Ce n'est pas qu'elle eût moins de majesté ; mais elle en savait user d'une manière plus facile et plus touchante, de sorte que, avec tant de qualités toutes divines, elle ne laissait pas d'être la plus humaine du monde.

DE COSNAC, *Mémoires.*

La Caricature, la Charge, la Miniature.

I.—LA COMTESSE DE ROUCY.

C'était une personne extrêmement laide, qui avait de l'esprit, fort glorieuse, pleine d'ambition, folle de jalousie et des moindres distinctions, basse en proportion de la faveur et des besoins.

Elle était aigre, à merveille, jusqu'aux injures et fréquemment en querelle avec quelqu'un, toujours occupée de ses affaires,—et même de celles des autres—que son opiniâtreté, son humeur, sa maladresse perdaient ; envieuse, haineuse, par conséquent peu aimée, et qui, pour couronner ces qualités, ne manquait point de grand'messes à la paroisse et rarement à communier tous les huit jours...

II.—MADAME DE CASTRIES.

Cette personne était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite, mais bien prise, et aurait passé dans un médiocre anneau : ni gorge, ni cou, ni menton, fort laide, toujours en peine et étonnée. Puis, une physionomie qui éclatait d'esprit et qui tenait encore plus la parole.

Elle savait tout : histoire, philosophie, langues savantes ; charmante quand elle voulait plaire, plaisante naturellement, avec la dernière finesse, sans la vouloir être, et assénant aussi les ridicules à ne les jamais oublier ; glorieuse, choquée de mille choses, avec un ton plaintif qui emportait pièce, cruellement méchante quand il lui plaisait, etc...

SAINT-SIMON.

III.—CHATEAUBRIAND ENFANT.

Les polissons de Saint-Malo étaient devenus mes plus chers amis : j'en remplissais la cour et les escaliers de la maison.

Je leur ressemblais en tout : je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux ; mes chemises tombeaient en loques ; je

n'avais jamais une paire de bas qui ne fut largement trouées ; je traînais de méchants souliers, qui sortaient à chaque pas de mes pieds ; je perdai souvent mon chapeau et quelquefois mon habit.

J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange que ma mère, au milieu de sa colère, ne se pouvait empêcher de rire et de s'écrier : " Qu'il est donc laid ! "

(*Mémoires d'Outre-tomèe.*)

IV.—Le journal **LE TEMPS** de Paris.

Je voudrais être peintre pour tracer cette silhouette.

Représentez-vous un gros personnage, plus funèbre encore que grave, en habit noir et en cravate blanche, toujours en posture de baiser les mains et de lécher les pieds à ce qui est puissant, riche et fort ; toujours prêt à insulter ou à dénigrer ce qui est faible, particulièrement ce qui porte un habit religieux ou une appellation catholique. Tels sont les goûts et l'attitude du journal *Le Temps*.

Grosses bottes de tel ministre, souliers vernis de tel autre, pantouffes d'un troisième, peu lui importe. Il traîne sa langue sur tout-cela, avec la sérénité d'une conscience que rien ne peut faire rougir ; en attendant que d'autres hôtes s'installent aux ministères et y reçoivent les mêmes services rendus avec la même dévotion.

C'est l'aplatissement et la servilité dans tout leur cynisme, sans gêne et sans dégoût.

E. CORNUT. *Les Malfaiteurs.*

V.—Le lecteur de romans.

Silas aime à lire ; il passe le jour et une partie de la nuit courbé sur un livre. Quand j'éteins ma lampe, excédé d'un long travail, la sienne brûle encore.

Il lit à table, il lit à la promenade ; il semble qu'il n'ait été fait que pour lire. J'aborde cet homme ; je le loue du goût si vif qu'il a pour la lecture ; je me plains de mon estomac, de mes yeux qui ne me permettent pas de l'imiter.

La conversation s'engage. Je m'aperçois vite qu'il n'a jamais ouvert les historiens, ni les philosophes, ni les poètes.—C'est aux langues, sans doute, qu'il s'applique?—Non, il ne sait que la sienne.—Est-ce un érudit?—Non.—Un savant?—Moins encore. Silas lit des romans.

Il achète tous ceux qui paraissent ; il en a *trente mille* dans sa bibliothèque. Quand il ne peut les lire, il les découpe et les feuillette.

—“Ceux qui goûtent les poètes, dit-il, les moralistes, les ouvrages de fond, se contentent de peu de livres, et ils y reviennent sans cesse, ils n'en ont jamais fini : c'est une grande erreur, dans laquelle je ne tomberai pas !”

Silas se meurt, il est mort : il a lu des romans !

F. L'HOMME. *La Comédie.*

N° IV.

Le Type, le Caractère, le Portrait.

Remarque.—L'on trouvera un certain nombre de *portraits*, de *caractères* dans la REVUE de 1900, parmi les sujets classés dans la **d** *scription*. Celle de 1901 en renferme également, sous le même titre.

Il serait facile de classer ce procédé en : — **portrait individuel**, physique ou moral ; — **portrait général**, type ou caractère ; — **portrait littéraire** ou caractère. Nous ne donnerons que ce dernier.

I.—LE CHRETIEN.

J'entends des bouches hardies me dire que la vertu n'est qu'un nom. J'entends d'un bout à l'autre de l'histoire la protestation des sceptiques, le sarcasme des égoïstes, le rire des débauchés, la joie des fortunes acquises par la sueur et le sang des autres, le cri plaintif des cœurs qui n'espèrent plus, et, seul, du haut de ces raisonnements qui m'ont conduit à l'idée du vrai, du bien, du juste, du saint, j'attends une parole qui me précipite ou qui m'affermisse à jamais. Qui donc me la dira ?

C'est moi qui vous la dirai. Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

Il y a dix-neuf siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi.

Un jour, on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger ; Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'empereur, il répondit comme un Romain d'une autre race que celle des Fabius et des Scipion, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant les courtisans parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du Forum.

Depuis, les chaînes de cet homme se sont brisées ; il a parcouru le monde. Athènes l'a reçu, et a convoqué, pour l'entretenir, les restes du Portique et de l'Académie ; l'Égypte l'a vu passer au pied des temples, où il dédaignait de consulter la sagesse ; l'Orient l'a connu, et toutes les mers l'ont porté. Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert, n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployé en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front les cicatrices du martyr ; mais ni le sang versé, ni le cours des siècles ne lui avait ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de vertu, et j'ai cru à la sienne ; il m'a parlé de Dieu, et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même ; et enfin je connus, en aimant cet homme qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur, et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à César : "*Je suis chrétien.*"

H. D. LACORDAIRE.

II.—LE JOUEUR.

Regardez le joueur au sein de ses émotions. Le voilà, sous le coup du sort... : pâle, haletant, silencieux, morne, il attend le mot de son destin. Le sort a parlé. Il a dit :—“ Tu as gagné ! ”

Voyez-vous comme ses yeux brillent, comme son front s'épanouit ? Mais de quel éclat et de quelle joie ! — “ Reconnissons, ” dit-il. Il gagne encore. — “ La fortune est à nous ; doublons l'enjeu ! ” Encore gagné.

Et la joie s'amasse dans son cœur comme l'or dans sa main. A chaque coup, comme un flot qui grossit, l'or monte, il monte toujours. La joie n'est plus une ivresse seulement, un délire ; vous diriez, avec un grand orateur, une extase. Qui peindra cette joie qui n'est ni de l'ange, ni de l'animal, ni de l'homme ?

Mais son bonheur a lassé la fortune ; il perd. — “ Essayons de ressaisir la chance qui se dérobe. ” Il perd. — “ Essayons de nouveau. ” Il perd, il perd encore, il perd toujours ! Et la joie fuit de son cœur comme l'or de ses mains. Quelles émotions l'envahissent tout à coup ! La tristesse, la frayeur, l'épouvante, le désespoir montent à son cœur. Ses genoux se dérobent ; la sueur coule à son visage et se glace comme dans la mort à son front pâlisant. Le voyez-vous, les yeux hagards, le visage effaré, la lèvre crispée, le geste convulsif, le cœur glacé ?... Le voilà sur l'abîme ! — “ Fuyons, ” dit-il. — Où et que faire ? — “ J'ai tout perdu, plus d'espérance !... Et pourtant, c'est demain ! demain l'échéance ! demain la prison ! demain l'opprobre ! demain le déshonneur de ma vie et la ruine de mes enfants ! Non, plus de demain !... mourons aujourd'hui ! ”

Un bruit affreux s'est fait entendre, les échos de la Bourse ont répondu : “ Le joueur est mort ! ”

P. FÉLIX.

III.—MINIATURE.

C'est au foyer que Louis, l'aîné de la famille, puisa cette piété profonde, éclairée, vaillante, inébranlable, qui inspira tous ses dévouements et rayonna d'un si pur éclat sur toute sa vie.

Avec la piété, et sous son influence, s'épanouirent dans sa jeune âme les vertus et les qualités qui en sont la floraison et le fruit, des goûts nobles et sérieux, l'habitude de l'ordre et de la

tendue, la sincérité et la bienveillance dans les rapports, un jugement droit et ferme également éloigné des engouements subits et des aversions aveugles, un grand respect de soi, une générosité simple et vraie, enfin l'amour de la famille le plus fort, le plus tendre, le plus élevé.

Il avait pour ses père et mère une soumission entière et une confiance sans limites ; il entourait ses jeunes frères et sœurs d'affection et de dévouement, tout en gardant, même dès l'enfance, sa place d'aîné et en exerçant sur eux une sorte de crédit et d'autorité...

IV.—Portrait du chat d'après La Fontaine.

Le chat est un animal dont le caractère est méfiant et poltron. Forcé de vivre dans la société du chien, le plus redoutable de ses ennemis, il reste en état perpétuel de crainte ; aussi se tient-il toujours sur la défensive.

Le chat n'abandonne jamais complètement son naturel sauvage, malgré les caresses et les bons traitements, il n'obéit qu'avec répugnance et il résiste quand on veut le contraindre par la force. Il séduit toute la maison par ses manières douces et affables ; il finit toujours par obtenir ce qu'il désire. Ses formes élégantes, la douceur de son poil, son extrême propreté et surtout la guerre acharnée qu'il livre aux souris, tels sont les avantages qui le font valoir à nos yeux. Ingrat de nature, il s'attache plus facilement au foyer qu'aux personnes qui l'habitent. " Le chat, a écrit Buffon, est un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité." C'est aussi un animal fantastique : lorsqu'on le voit, le soir, aux pâles rayons de la lune, la queue droite, le dos recourbé, on croirait facilement qu'il appartient au monde des esprits.

* * *

Dans les fables de La Fontaine, le chat est admirablement décrit. *Rodilard*, l'Alexandre des chats, est un grand exterminateur de la gente trotte-menu, dont il est le fléau, l'Attila immortel.

Ce tartufo, pour faire un plus ample carnage de rats et de souris, n'hésitera pas à contrefaire le pendu. Il sait également faire la chatte-mite, affecter un air caressant et douxereux qui trompera les jeunes souris inexpérimentées ; il sait être, sous des dehors simples et naïfs, fin et rusé : tout cela n'est qu'un jeu pour son habileté,

Le sage *Raton* aime sans doute son compagnon *Pierrot* ; il le défeud contre l'envahisseur. Mais après avoir dévoré ce dernier, il trouve aux moineaux un goût si exquis et si délicat qu'il ne peut résister à la tentation et qu'il croque son jeune ami. Quel charmant compagnon, lorsqu'on le voit s'étendre au soleil avec un air doux, bénin, gracieux même ! C'est pourtant un scélérat que ce doucet au regard modeste, et dont les yeux brillent.

Lorsque le chat s'associe avec le renard, il devient un dangereux malfaiteur : ils s'en vont faire un pèlerinage, comme de petits saints, mais ils ne manquent pas de se dédommager de leurs fatigues, en croquant mainte volaille et en escroquant maint fromage. Quel couple merveilleusement assorti !

De même que le lion représente le roi, la mouche le frivole marquis, le chat est le vivant portrait de certaines gens d'église. Comme l'hypocrisie religieuse est bien représentée dans ce chat fou, é, gros et gras, dans ce chat vivant comme un dévot ermite ! C'est tout un avec Tartufe. Les plaideurs n'hésiteront point, en voyant ce pieux personnage, à la choisir pour juge et arbitre. Et alors *Mitis* prétexte une infirmité pour les faire approcher encore plus près ; puis il jette sa patte de velours des deux côtés et met d'accord ceux qui ont recours à sa divine sagesse, en les croquant pareillement. C'est un archi-patelin que ce *Grippeminaud* ; sous cette manière d'agir, il cache un grand fond de perfidie douce et flatteuse.

Raminagrobis est barbare : une jeune souris, qui s'est laissé prendre, le supplie de lui accorder la vie ; il reste impitoyable.

* * *

Cruel et sans pitié, le chat se joue des souris ; il s'en amuse, tout comme les grands d'alors et les meneurs d'aujourd'hui se jouent des petits et vivent à leurs dépens.

GASQUY.



Le Parallèle ou Rapprochement.

A.—SUJETS A TRAITER.

1. Comparer Corneille et Racine, comme poètes lyriques, — comme poètes comiques.
2. Rapprocher La Fontaine et Molière : quelles sont leurs différences et leurs qualités communes ?
3. Comparer le caractère et le rôle de Richelieu et de Mazarin.
4. Parallèle entre Turenne et Condé : l'un, tacticien profond, timide au début, téméraire à la fin ; l'autre, général d'inspiration, courageux et prudent.
5. Comparer Mercier et Chapleau comme orateurs politiques.
6. Rapprocher Wolf et Montcalm dans leur vie et dans leur glorieuse mort.
7. Faites un parallèle entre l'élève studieux et l'élève paresseux, durant et après leur cours d'études.

B.—REINE ET BERGÈRE.

(*Devoir d'une jeune pensionnaire.*)

La Providence se plaît à associer la grandeur et la faiblesse, les rayons et les ombres. Cette loi de la nature s'est vérifiée dans les traits de deux figures, perdues dans les lointains horizons de la monarchie franque, dans une *reine* et une *bergère*, dans sainte Clotilde et sainte Geneviève.

La fille des Burgondes a donné sa main et son cœur au bouillant roi des Francs, à Clovis, païen et barbare. Quatre ans plus tard, son courage trouva un appui dans les conseils de saint Rémi, évêque de Reims : un tel rapprochement amenait l'alliance de l'Eglise avec la monarchie. "La femme fidèle, dit saint Paul, sera le salut de l'époux infidèle." Parole douce et profonde à la fois, dont l'Eglise n'a cessé de faire le programme de l'apostolat féminin.

Confident des saintes aspirations de Clotilde, aussi bien que de ses intimes inquiétudes, le saint évêque dirigea les démarches de la jeune reine dans cette affaire capitale du salut de son époux. D'une part l'enseignement doctrinal de l'évêque ; de l'autre, les vertus domestiques, les prières, les bonnes œuvres de la reine,

devinrent des armes choisies qui devaient abattre la tête du fier Sicambe et l'incliner devant la croix du Christ. D'autant plus que la politique elle-même orientait vers le catholicisme la pensée du jeune roi.

L'année 496, la nécessité le força de confesser ce que sa volonté avait nié jusque-là : Clovis reçut le baptême, entraînant ainsi vers l'Eglise une nation de vaillants guerriers, désormais ses fils et ses défenseurs contre le paganisme et l'hérésie.

La victoire de la reine était complète. Mais que de flots d'amertume devaient passer et repasser par torrents sur les années de deuil de son veuvage, après 511 ! Meurtres, mort de ses enfants, luttes fratricides de ses deux fils, seuls survivants, abandon des siens, tout se conjurait pour lui faire pleurer dans la solitude des larmes que personne ne séchait. Dieu seul prêtait l'oreille à sa voix plaintive, et lui donna l'auréole des œuvres méritoires et le nimbe de la sainteté. Reine, elle se fit servante des pauvres ; et elle échangea, le trois juin 545, sa couronne périssable avec le diadème immortel du royaume céleste.

Un héroïne obscure d'abord l'avait devancée dans la gloire. La bergère de Nanterre, Geneviève, naquit vers l'an 423. Sur le conseil de saint Germain d'Auxerre, qui la rencontra sur son passage, quand il allait évangéliser la Grande-Bretagne, elle se consacra à Dieu.

Lors de l'invasion d'Attila, en 451, elle retint les Parisiens dans leur ville, en leur prédisant qu'elle échapperait à la fureur du barbare conquérant.

Dans une affreuse disette, la Providence la leur envoya comme un ange de consolation et de salut. C'est ainsi que la faiblesse devient la force, sous l'armure de ses vertus et de la puissance divine.

A la prière de l'humble Geneviève, Clovis fit ériger, sur la montagne qui garde encore aujourd'hui le nom de sainte Geneviève, une église en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul.

La sainte approcha sans doute bien souvent la reine, et ces deux âmes prédestinées unirent leurs jeûnes, leurs austérités, leurs prières, leur âme toute entière, dans l'œuvre grandiose qui est restée la fondation de la France catholique, fille aînée de l'Eglise.

Geneviève mourut en 512, et ses reliques furent d'abord conservées dans cette église. A ses côtés, dans la tombe, l'on des-

cendit les restes mortels de Clovis et de Clotilde, sainte fraternité du tombeau, où la reine reçut en quelque sorte l'hospitalité de la bergère, la fille des rois auprès de la fille du peuple, et l'auréole réunit, dans la mort comme dans la vie, deux âmes sœurs, entre lesquelles les vaines distinctions de ce monde ne subsistaient plus.

La gloire de la reine ne fut pas éclipsée par le rayonnement plus éclatant de la vierge bergère.

G. L.

C.—BOSSUET ET FÉNELON.

Le contraste entre Bossuet et Fénelon se manifeste autant dans leur caractère que dans leurs ouvrages.

Les rapports que l'on distingue entre leurs deux existences ne font que mieux ressortir la différence de leurs génies. Tous deux furent enfants précoces, tous deux sont théologiens, philosophes, orateurs, écrivains de premier ordre, tous deux évêques et comme docteurs de leur temps, tous deux précepteurs de princes et vivant à la cour. Malgré ces traits communs, ils diffèrent d'opinions en religion, en politique, en littérature.

Bossuet s'attache, de toute ^{***} la puissance de sa logique et de son immense érudition, aux doctrines les plus vieilles et les plus générales du catholicisme. Son originalité, c'est de n'en avoir point. Il ne s'écarte jamais de la tradition, de la tradition fixe et immuable. C'est cette soumission aux enseignements de l'Eglise, dont il admire la perpétuité à travers les âges, qui a préservé Bossuet des écueils, vers lesquels son imagination et son esprit hanté de chimères poussaient Fénelon. Ce qui n'empêche point l'évêque de Meaux d'être attiré vers l'ascétisme et le mysticisme, bien qu'il s'en tienne fortement au témoignage des siècles et au bon sens. Cette qualité lui épargne les hésitations, le doute, lui donne la vigueur d'un esprit solidement appuyé et établi, en même temps que la force d'une âme qui n'a pas connu les désillusions.

Fénelon est l'apôtre de l'inspiration intérieure. Il n'adopte pour règle, en quelque sorte, que sa propre expérience. Ses opinions, ses doctrines, qui n'ont pas, comme celles de Bossuet, une base fixe et inébranlable, deviennent flottantes suivant les époques. Son amour pour les nouveautés de sentiment le conduisit facilement aux séductions d'un mysticisme outré. Il fut entraîné vers la doctrine du pur amour, qui apparaissait pour la première fois en France et qu'il entrevoyait comme la voie qui mène à une perfec-

tion plus grande et plus désintéressée de tout sentiment personnel. Il y adhéra avec cette ardeur qu'il apportait à toutes ses actions, et il s'égara. Mais, docile à la voix du Pontife suprême, il se soumit avec une humilité qui l'honore.

Bossuet possède une éloquence dominatrice et sublime. Il est grand, il se plaît dans les hauteurs. Il est saisi d'une immense pitié, quand, du haut du Sinaï, où il a contemplant Jéhovah, il abaisse ses regards sur ce néant, qu'on appelle l'homme ! Son imagination puissante est comme obsédée par cette redoutable antithèse.

Fénelon ne cherche ni à diminuer la majesté de Dieu, ni à rehausser la condition misérable à laquelle l'homme est assujéti depuis sa chute, et cependant il réconcilie les deux extrêmes dans une éternelle communion. Son Dieu, en montant jusqu'à l'infini, voit tous les degrés auxquels il peut communiquer l'existence et la vie.

C'est par le cœur surtout que diffèrent les deux nobles émules. Bossuet est inspiré par la grandeur terrible de l'Ancien Testament plutôt que par la mansuétude souveraine de la Loi Nouvelle : de là, cette immense pitié pour le pécheur.

Au contraire, le thème favori de Fénelon, c'est la bonté du Tout-Puissant et le pardon qu'il accorde si généreusement au pécheur repentant. Il va droit à l'âme, mais l'agite sans la renverser, la pénètre sans la déchirer. Il descend au fond des cœurs pour y sonder les replis cachés, où les passions s'enveloppent. Son éloquence, pleine d'onction, subjugué moins qu'elle n'entraîne, et, tout en offrant la peinture des vices, il sait plaire et attendrir. Si Bossuet rappelle Corneille, Fénelon est le Racine de la prose française.

Lorsque Bossuet prend la parole sur le tombeau d'un grand de la terre, son éloquence a quelque chose de céleste. La mort lui fournit des occasions éclatantes de gloire. Même dans les écrits qu'il dirige contre Fénelon au moment de la querelle du quiétisme, il se laisse entraîner par la fougue, et sa phrase est pleine d'énergie. Le style de Fénelon est plutôt nuancé et spirituel. Ses réponses à l'évêque de Meaux sont piquantes et pleines de finesse. C'est Bossuet qui restera vainqueur cette fois encore. Le sens commun triomphera du sens individuel.

Moins enthousiaste d'un règne dont il vit la décadence, Fénelon comprenait les inconvénients d'un pouvoir sans limites ; il préparait le prince, que tous espéraient voir un jour monter sur le

trône, à une politique moins égoïste et plus libérale. Le plus grand titre de gloire de ce bel esprit est l'éducation de ce jeune duc de Bourgogne. C'est un dialogue plein d'intérêt avec son élève, tandis que l'éducation du grand Dauphin est un monologue sublime où l'on n'entend que le maître.

Le "Discours sur l'Histoire universelle" et le "Télémaque," fruits de ces deux éducations, forment entre ces deux écrivains une frappante opposition. Le premier est le chef-d'œuvre de la prose française. C'est le christianisme enseigné par le plus grand de ses docteurs modernes, jugeant avec liberté et avec sincérité l'antiquité païenne. Bossuet n'a pas inventé la réconciliation des deux antiquités, mais il est le premier peut-être qui ait rendu justice au paganisme dans les limites chrétiennes. Le second est l'œuvre de Fénelon la plus populaire. Le plan en est heureux et les incidents variés. Cependant la réalité perce sous l'allégorie : nous sommes plus souvent à Versailles qu'à Salente ; Louis XIV n'est pas assez caché sous les traits d'Idoménée, Fénelon sous ceux de Mentor, le duc de Bourgogne sous ceux de Télémaque.

* * *

Pour résumer, essayons de caractériser les deux évêques dans deux portraits.

De haute stature, d'une démarche fière et presque hautaine, il suffit de voir Bossuet pour reconnaître en lui un maître accoutumé à régner. Il a la contenance calme, le maintien réservé, qui conviennent à l'habit qu'il porte ; mais si l'on examine avec attention les nobles traits de son visage, l'énergique expression de son regard, on croit voir un rayon divin éclairer son front et briller dans ses yeux.

Il est chrétien et prêtre avant tout, et lorsqu'il paraît à la cour, ne craignez pas qu'il se fasse timide devant tant de grandeur, soumis devant tant de puissance, humble devant tant de gloire : sa démarche, son attitude sont toujours les mêmes, c'est-à-dire toujours pleines de majesté. Devant toute la cour, devant le roi lui-même, il sait dire la vérité.

Fénelon est grand, mince, pâle. Des yeux dont on ne sait distinguer l'expression : bonté et ironie à la fois. Ce qui domine en cette figure, c'est l'esprit. Il est brusque dans ses mouvements ; sa parole est vive, courte, décidée, puis grave, tendre, insinuante. Il pénètre, il touche, il amuse en même temps. Il est tel, qu'on ne l'oublie jamais après l'avoir vu. Tout y est contraste, mais rien ne choque le regard. C'est avant tout un grand seigneur et un homme d'esprit.

A Bossuet devait échoir la raison souveraine ; à Fénelon était réservée la sensibilité la plus délicate.

GASQVY.

LE TRAVAIL.

(Aux petits et petites abonnés de la REVUE.)

Labor improbus omnia vincit : Le travail ardent triomphe de tout.

Que de fois n'avons-nous pas jeté les yeux sur ces quatre mots écrits en lettres dorées, tout au fond de notre salle d'étude, au-dessus d'une statue du Sacré-Cœur, et, que de fois n'avons-nous pas été forcés de reconnaître la vérité consolante qu'ils expriment !

Le thème est difficile, la version remplie de mystères ; on a devant soi feuilles et feuilles de papier toutes barbouillées de chiffres et de signes algébriques ; pourtant, la solution du problème ne vient pas. Mon Dieu ! que cette thèse est difficile à comprendre, s'écrie le philosophe en herbe, la tête appuyée dans les deux mains, son *Zigliara* devant les yeux. Mais : "*Labor improbus omnia vincit*" semble nous murmurer le Jésus que domine l'inscription. On recommence alors, et, ô bonheur ! le mot désiré, la solution tant cherchée arrivent tout d'un coup, la difficulté est vaincue, et l'on est tout étonné d'avoir trouvé si difficile, si embrouillée une question aussi claire. C'est là, certes, le rôle consolant du sacrifice. Dieu bénit notre travail ; et il n'est pas de joies plus pures, plus enivrantes que celles qui accompagnent un succès intellectuel. Et quand on considère la nécessité du travail et les bienfaits qu'il procure, on ne doit pas hésiter, certes, à s'y livrer tout entier.

Étude critique. I. FOND.—Le titre suggère deux parties : — a) victoires en tout genre dues au travail ; — b) condition de ces triomphes, le labeur tenace. Si la première a reçu quelque développement, la seconde semble par trop effacée.

D'ailleurs, la proposition manque absolument de clarté. L'idée dominante concerne la nécessité du travail — surtout pour les élèves, dans l'hypothèse émise. Cette nécessité une fois établie, que vient faire la thèse sur les *joissances* et les *bienfaits*, les deux termes se ramenant à *l'utilité*? Les réflexions sur le *sacrifice* qu'impose le travail n'ont rien à faire dans une dissertation ainsi assise.

Ce défaut de clarté a engendré un défaut d'ordre. Tout les mots soulignés ci-dessus s'intercalent sans raison, à diverses reprises, dans le développement sur la nécessité. Pourquoi reprendre en sous-main la proposition ? Et quelle banalité aussi dans ces redites !

Les preuves de la nécessité s'échelonnent ainsi : — a) *Tout* travaille dans la nature (énumération à peine esquissée) ; — b) Exercice des facultés ; — c) Expiation salutaire des fautes ; — d) Imitation du Fils de l'ouvrier ; — e) Source du bonheur. — Outre que ces cinq preuves ne démontrent pas directement la thèse à établir, elles ne sont étayées sur aucun développement suscep-

Sans doute, le travail est un sacrifice, parce qu'il est une expiation. De plus il est nécessaire et personne ne peut en être exempt. Aussi, tout travaille sur la terre. La nature elle-même se transforme chaque jour par une action incessante. Le simple grain de sénévé qu'un souffle emporte au loin, va se déposer en terre et travaille à devenir un grand arbre. La fleur travaille à diaprer sa carolle, l'oi-eau à bâtir son nid

L'homme, ce roi de la création, ne saurait donc rester en arrière dans le plan général du Créateur.

Il doit travailler sans cesse ; c'est à cette condition qu'il sera grand. Pour lui surtout, le travail, c'est le nécessaire et noble exercice de toutes ses facultés ; pour lui, c'est l'expiation salutaire du fils d'Adam ; pour lui, chrétien, c'est l'imitation méritoire de Jésus-Christ, "ouvrier et fils d'ouvrier;" enfin, c'est, pour lui, la seule condition du peu de bonheur qu'il peut espérer ici-bas : le travail n'en est-il pas la source ? Bossuet a dit : "Mettre le bonheur où il le faut, c'est la source de tout bien ; et la source de tout mal, c'est de le mettre où il n'est pas." Et le bonheur consisterait-il dans la molesse et les voluptés d'une vie mondaine ? C'est donc dans le travail, accepté chrétiennement, qu'on le trouve. D'ailleurs, les bienfaits qu'il répand sur nous, les jeunes surtout, ne sont-ils pas de ceux qui, seuls, peuvent rendre l'homme heureux ?

Comprenons-nous bien, d'abord, ce qu'est pour nous, espoir de l'avenir, la nécessité de travailler, surtout au point de vue de cette influence que, par notre éducation chrétienne et par notre

tible de les rendre intéressantes. Est-ce que la deuxième ne comporterait pas quelques lignes sur l'intelligence, le jugement, la raison, la sensibilité, l'imagination, la mémoire ? Vous parlez à des élèves, il ne faut pas l'oublier. — L'auteur continue : — f) Influence extérieure ; — g) Science nécessaire ; — h) Découvertes en toutes branches. Ici, la faiblesse du fond se fait plus apparente. L'auteur n'oublie qu'un point : démontrer en quoi le travail, plus que tout autre élément, procure cette influence et cette science. Si vous réduisiez la preuve en syllogisme, vous verriez que la majeure — au lieu de la mineure — est seule établie... Pourquoi ne pas avoir songé à mettre en relief les *suites funestes* de la paresse au travail, en traçant le *portrait* du paresseux, de l'associant au collègue?...

Le fond est trop général, à mon avis, en dehors de l'hypothèse qui demandait des arguments à l'adresse des abonnés de la Revue... Retranchez les quatre premières lignes de la dissertation : animez en quelques touches le début. La vivacité nouvelle ainsi acquise en fera une entrée en matière excellente... La *conclusion* s'amuse à une sortie sur la jeunesse par trop délayée; elle s'achève en une citation dont l'à-propos semble pour le moins discutabile.

position sociale, nous avons mission d'exercer ? Rien de plus nécessaire, de plus efficace pour acquérir cette influence future qui s'impose à nous comme un devoir, que cette obligation sublime du travail que la mollesse des mœurs semble malheureusement disposée à circonvenir dans notre temps. Il importe que dans ce temps-ci, un chrétien tienne le premier rang dans la carrière politique comme dans toutes les autres carrières ; il importe qu'il y ait une influence salutaire sur ses concitoyens : ce haut rang, cette influence, nous, jeunes chrétiens, arbre sur lequel s'épanouissent toutes les promesses de demain, nous les obtenons par le caractère, la science, l'indépendance qui nous permettra de nous élever au-dessus de tous les partis et de ne voir que les intérêts du pays et de la religion. Et tout cela s'acquiert par le travail. Il n'est pas impossible qu'il surgisse un O'Connell parmi nous. Mais pour cela, il faut aussi la science.

"La science, a dit encore Bossuet, c'est un présent du ciel ; elle apporte au monde de grands avantages ; elle est la lumière de l'entendement, le guide de la volonté, la nourrice de la vertu, la compagne de la sagesse, la mère du bon conseil, l'âme de la vérité." Et le travail, la persévérance seuls nous donneront la science, la véritable science, c'est-à-dire, la volonté, la sagesse, la vertu, la vérité, en un mot, toutes les nobles qualités qui font l'homme. Dans le domaine de toutes les sciences, n'est-ce pas que le travail nous sert de levier le plus puissant pour soulever l'obstacle quelque formidable qu'il se dresse ? La nature la mieux douée, la mieux servie par la réunion de toutes les facultés intel-

II. FORME. — Le style ne dépasse pas la moyenne des copies ordinaires rédigées par les élèves. L'esprit n'y découvre pas la clarté, son aliment ; la sensibilité, légèrement émue en passant, reste froide et glacée du ton général ; les images, qui ne font pas entièrement défaut, sont trop rares, beaucoup trop, et leur venue inopportune en gêne la justesse ; telle, celle-ci : " nous, jeunes chrétiens, arbre sur lequel..."

Trois défauts saillants paralysent d'ordinaire le style écolier : — a) l'emploi persistant des **auxiliaires avoir et être**, procédé lucratif pour éviter le mot propre : "Le travail *est* un sacrifice, parce qu'il *est* une expiation ; il *est* nécessaire, et personne ne peut en *être* exempt... Pour lui, le travail, c'est... c'est... c'est... est" ; — b) la **multiplication** des "qui" et des "que" ; sous prétexte d'enchaîner des périodes, on enfle, par ce procédé factice, des idées souvent étrangères les unes aux autres : ici, il faudrait citer de nombreux passages ; d'où un style lourd, enchevêtré, alambiqué, sans variété, sans presque aucune opposition, ni inversion : style à élaguer et à polir ; lisez donc La Bruyère, qui ne commence pas deux fois de la même manière *vingt* alinéas différents ; — c) les **impropriétés et alliances** toutes faites de termes tout

vulgaires
neuf, du g
usez trop e
faire ; avo
faire, trou
mode, mais
souffrance,
"difficile" t
travaille ; ...
déjà trop lo
la REVUE ; j
Que pen
l'arôme (aron
C'est une inc
faudra..."

Les tran
entre autres c
dentes et n'an

lectuelles ne se suffira jamais à elle-même, si elle n'appelle à son secours l'efficacité du travail. Toutes les œuvres impérissables il y aurait à citer. Inutile donc, pour produire quelque chose de grand, de vouloir nous soustraire à cette grande loi dont la première faute a entraîné la promulgation.

Mais l'homme est astreint à travailler par des lois qui dominent son existence, si ce n'est qu'en travaillant qu'il peut se développer et se conserver, ce n'est pas, à coup sûr, pour que le travail le mène fatalement à la misère et à la démoralisation. Jamais, certes, un plus odieux blasphème n'aurait été formulé contre la Providence. Le travail est pour le chrétien une expiation salutaire, il est son refuge contre les périls d'une âme oisive et mondaine.

Celui-là seul est grand, celui-là seul se conserve bon, pur, qui accomplit consciencieusement l'œuvre que Dieu lui a donnée à faire; qu'il soit l'humble artisan qu'abrite un toit de chaume ou le monarque puissant que protège des lambris d'or.

Ainsi donc, nous le voyons, c'est le travail—*labor improbus*—qui, seul, peut nous ouvrir dans l'avenir mystérieux une carrière bien préparée et bien remplie; c'est lui encore qui, à des moments marqués par Dieu, livre quelques-uns des secrets de la nature au génie de l'homme et lui fait accomplir ces travaux dans lesquels brillent sa force et son intelligence; c'est lui, toujours, qui, à celui dont la tâche est pénible, compte les gouttes de sueur dont il arrose la terre et mêle la joie à ses efforts.

vulgaires; elles pullulent dans le style de cette dissertation qui demandait du neuf, du gracieux, du savoureux, du parfumé d'un parfum printanier. Vous usez trop de verbes communs, de tours inexpressifs: "accomplir l'œuvre à faire; avoir devant soi; la solution arrive ou ne vient pas; pouvoir, devoir, faire, trouver, montrer, voir, savoir, donner, etc. etc. etc. Répertoire commode, mais pauvre, usé, à la portée de tous; lisez donc Coppée: *La Bonne souffrance*, de Vogüé: ouvrages indiquées dans la Revue. — Pourquoi **répéter** "difficile" trois fois dans un même alinéa? "possède, possédons; travail, travaille; .." — Vous ajoutez des *queues*, prolongement parasite d'une phrase déjà trop longue; l'an dernier, M. de Labriolle a traité de la phrase dans la REVUE: je vous y renvoie.

Que penserait un puriste de cette **gradation**: "nous qui possédons tout l'arôme (arome), tout le *charme*, le *coloris*; — créature *sublime* et *belle*? etc." — C'est une incorrection d'unir *nous* à *on*: "qu'on le veuille ou non, il nous faudra..."

Les **transitions** ne brillent pas par leur nouveauté ni par leur clarté; entre autres celle-ci: "Mais si l'homme..." qui ne résume pas les idées précédentes et n'annonce pas les considérations à venir. Je vous renvoie au style

Travaillons donc, jeunes filles et jeunes gens, noble portion de l'humanité qui possède à elle seule tout le printemps, c'est-à-dire tout l'arôme, tout le charme, tout le brillant coloris de cette humanité, nous qui possédons, en germe, dans le sang, tout ce qui peut faire la créature de Dieu sublime et belle : l'espérance en l'avenir, l'ardeur, l'enthousiasme, l'idéal et la foi ; qui aspirons à pleins poumons les nobles brises de l'avenir, nous "jeunesse aux ailes larges, au front aimé des rayons de lumière." C'est à cette condition que nous réaliserons toutes les espérances que l'on fonde sur nous et que nous atteindrons le peu de bonheur que nous espérons ici-bas. Au contraire, à quoi sert de nous cabrer sous le joug et de perdre ainsi tout le fruit que le travail procure ; tôt ou tard, qu'on le veuille ou non, il nous faudra subir notre lot. Un sage l'a dit : "Vouloir sans objet, toujours souffrir, toujours lutter, toujours travailler, puis mourir et ainsi de suite "in sæcula sæculorum," jusqu'à ce que la croûte de notre planète s'écaille en petits morceaux ; voilà la dévorante arène où se livre la bataille de la vie."

D. P.

de M. l'abbé Cam. Roy, dans "La Nouvelle-France": voilà l'art des transitions, surtout dans le "Programme-Prospectus," janvier p. 1...

L'orthographe demande du soin, ainsi que la ponctuation ; nous avons rectifié cinq ou six fois l'une et l'autre.

En résumé, pour donner du prix à cette dissertation, l'auteur devrait lui enlever d'abord toutes ces scories. La condensation de la phrase infuserait au style plus de vie, plus de nerf, si toutefois il y ajoute la variété des tons et l'emploi des métaphores. Surtout qu'il s'attache à bien saisir le but de sa thèse ; les arguments se présenteront alors tout adaptés à sa démonstration. Il lui suffira de les ranger (plan) dans un ordre convenable, en évitant de revenir sur une idée déjà exprimée, de la reprendre au milieu d'un paragraphe. Qu'il étudie les maîtres, les chefs-d'œuvre, la plume à la main ; qu'il divise par trois étoiles ou un signe son travail, s'il doit le publier et l'adresser à des jeunes. La refonte est indispensable, ainsi que la correction : que pensera-t-il de celle-ci, franche et amicale, encourageante après tout ? J'ose la lui livrer, en gardant pour moi sa devise : *Labor improbus omnia vincit!*
